# HEUREUSEMENT,

## COMÉDIE

### EN UN ACTE ET EN VERS.

PAR ROCHON DE CHABANNES,

*REPRÉSENTÉE pour la première fois, à Paris, le 29 Novembre, 1762 (v. st.).*

Bibliothèque Nationale
MARSEILLE

Perrin.

A MARSEILLE;

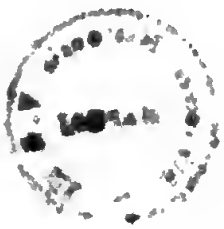
Chez JEAN MOSSY, Imprimeur-Libraire, à la Canebière.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

65933

# ACTEURS.

| | |
|---|---|
| M. LISBAN, | *M. Préville.* |
| Mde. LISBAN, | *Mlle. Husse.* |
| LINDOR, | *M. Molé.* |
| MARTON, | *Mlle. Dangeville.* |
| PASQUIN, | *M. Dubois.* |



*La Scène est dans l'appartement de Madame Lisban.*

# HEUREUSEMENT.

## COMÉDIE

## EN UN ACTE ET EN VERS.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Madame LISBAN, MARTON.

Mde. LISBAN.

MON mari soupe-t-il aujourd'hui chez Dormène ?

MARTON.

Oui, Madame ; et de plus, malgré votre migraine,
Il prétend, m'a-t-il dit, vous y donner la main.

Mde. LISBAN.

Il le prétend, Marton ? il le prétend envain.
Cette femme m'ennuye et je n'ai pas, ma chère,
Pour plaire à mon mari la force nécessaire
D'essuyer tous les jours le stérile entretien
De cette extravagante. Elle lui plaît : eh bien,
Qu'il y passe son temps et me laisse tranquile.
Mais laissons ce propos, qui m'échauffe la bile,
Et parlons d'autre chose.

MRATON.

Oui, du petit cousin.

Mde. LISBAN.

Eh ! mais, qu'est devenu ce petit libertin ?
Qu'aura-t-il fait, Marton ? N'es-tu pas étonnée
Que nous n'ayons pas vu Lindor de la journée ?

MARTON.

Non... il s'amuse ailleurs.

Mde. LISBAN.

Marton, l'aimable enfant !
Toujours dansant, chantant, sautant, gesticulant,
Rêvant, imaginant cent tours d'espiéglerie ;

Riant, riant sans cesse à vous en faire envie ;
Parlant sans raisonner, mais déraisonnant bien ;
Disant, avec esprit, une fadaise, un rien :
Ah ! Marton, à seize ans ; et doué sans partage
Des agrémens divins qui parent ce bel âge ;
Que tout cela sied bien !.... oh, je rafolle, moi,
De ce petit frippon.

MARTON.

Moi de même, ma foi.
Mais pour ma sûreté, lorsque je l'envisage,
Je voudrais lui trouver un air un peu plus sage.

Mde. LISBAN.

Cela le gâterait : il est charmant, Marton.

MARTON.

Il ne le sait que trop, le dangereux fripon.

Mde. LISBAN.

J'en conviens ; mais il mêle à cet enfantillage
Des sentimens si fiers d'honneur et de courage ;
Que tout cela, Marton, le rend intéressant.

MARTON.

C'est un vrai polisson, un polisson charmant.
Il s'aime, il se contemple ; il court dans une glace
Admirer de son port l'élégance et l'audace ;
Il nous fait remarquer sa jambe, son mollet,
» S'ils étaient emportés, dit-il, par un boulet ;
» Là, sérieusement ce serait bien dommage.
» Eh bien, j'aurais la Croix, oui, la Croix à mon âge.
» La Croix pour une jambe : ah, de bon cœur ma foi,
» Je les sacrifierais toutes deux pour le Roi.
Il tire son épée, et bravant nos allarmes ;
» Une, deux, trois, à vous, et rendez-moi les armes,
Nous dit-il. Un fusil vient à frapper ses yeux,
Il le met sur l'épaule, et fait le merveilleux,
Enfonce fièrement son chapeau sur la tête,
Va de droite et de gauche, avance un pas, arrête,
Nous ajuste, fait feu, s'amuse de nos cris,
Et vole dans nos bras pour calmer nos esprits.

Mde. LISBAN.

Comme des vrais enfans, oui, nous jouons ensemble.

MARTON.

Vous riez de ces jeux, Madame, et moi j'en tremble.
Prenez-y garde au moins, s'il en est temps encor,

L'amour s'y mêlera sous les traits de Lindor.
Lindor est un enfant ; mais cet enfant sait plaire ;
Craignez qu'il ne devienne un joujou nécessaire.

Mde. LISBAN

Oui, pour me réjouir, il sera toujours bon :
Mais pour m'intéresser... est-tu folle, Marton ?
De penser ?...

MARTON.

Eh mon Dieu, je sais ce que je pense ;
Et rien n'est plus sensé... point tant de confiance.
Est-ce un époux charmant qui doit vous rassurer ?

Mde. LISBAN.

Mais, par respect pour moi, je le dois honorer.
Mr. Lisban, Marton, n'est pas un homme aimable ;
Je le sais.

MARTON.

Lui, Madame, il se croit adorable.

Mde. LISBAN.

Je connais là-dessus sa sotte vanité.

MARTON.

De son petit mérite il est fort entêté.

Mde. LISBAN.

Il vise à la finesse, à la plaisanterie.

MARTON.

C'est ce qui met le comble à sa maussaderie.
Avant que d'entreprendre un récit ennuyeux,
Il dit qu'il fera rire, et l'on bâille à ses yeux.
Il croit rendre rêveur un objet qu'il ennuye.
Quand on se rit de lui, c'est une agacerie ;
Le sexe se l'arrache et le trouve charmant.

Mde. LISBAN.

Il m'aime par bonté comme on aime un enfant ;
Et sans rendre justice à ma délicatesse,
Il ne fait qu'à lui seul honneur de ma sagesse.
Nos âges par malheur ne se rapportent point.

MARTON.

Il n'entend pas raison, entre nous, sur ce point,
Il est frais et gaillard ; il s'admire sans cesse,
Et pense valoir mieux que toute la jeunesse.

Mde. LISBAN.

Tu vois que mon époux est bien connu de moi :
Mais je n'en dois pas moins lui conserver ma foi ;
Je sais me respecter.

MARTON.

C'est fort bien fait, Madame.
Mais ne craignez-vous pas dans le fond de votre ame
Ce dangereux dégoût qu'un époux aujourd'hui,
Avec trop de raison vous inspire pour lui ;
Et ce goût que Lindor, un jeune homme adorable ?...

Mde. LISBAN.

Mais je ne l'aime pas ; rien n'est plus véritable.
Où prends-tu donc ce goût ?... Un enfant de seize ans.

MARTON.

Une femme de vingt ; voilà de braves gens
Pour combattre l'amour ! grande disconvenance,
Pour faire tant sonner votre âge et son enfance !

Mde. LISBAN.

Il est entre nous deux obstacles plus grands.
Si je me défiais de nos amusemens,
Je ne le verrais plus.

MARTON.

Voila comme les belles,
Par pitié pour l'amour osent présumer d'elles ;
Ce n'est jamais leur faute.

Mde. LISBAN.

Est sage qui le veut.

MARTON.

Dites plus vrai, Madame ; est sage qui le peut.

Mde. LISBAN.

Tu plaisantes, Marton ; et malgré ton système,
A toi je m'en rapporte ; oui, Marton, à toi-même.
Il n'est pas que quelqu'un ne t'ai dit des douceurs ;
Eh bien, je gagerais, que ferme en tes rigueurs...

MARTON.

Ne gagez pas.

Mde. LISBAN.

Comment ? Perdrais je ma gageure ?

MARTON.

Non : mais vous gagneriez de si peu, je vous jure,
Que je me garderais de tirer vanité
D'un triomphe si mince et si peu mérité.

Mde. LISBAN.

Ainsi donc ta vertu, si j'en crois ton langage ;
A couru plusieurs fois les dangers du naufrage.

MARTON.

Elle a pensé périr.

Mde. LISBAN.

Et mon petit parent ;
Il te faisait la cour ; parle-moi franchement :
Marton, qu'en dit ton cœur ?

MARTON.

Je l'aime à la folie.
Il m'en conte, Madame, il me trouve jolie.
Cela me fait plaisir ; mais quelqu'un vient à nous ;
Ferme, tenez-vous bien, c'est Monsieur votre époux.

## SCÈNE II.

M. et Mde. LISBAN, MARTON.

M. LISBAN.

Eh bien, quoi ! Qu'est-ce enfin qu'une prompte migraine ;
Qu'un bisarre refus de souper chez Dormène ?
Ah ! je vois ce que c'est, et j'en ris de bon cœur ;
Un peu de jalousie altère ton humeur.
Tu ne saurais tenir ton époux en lisière ;
Il faut un peu... Tu ris ? Va ne fais pas la fière.
C'est fort bien fait à toi de m'aimer tendrement :
Mais il me faut aimer plus raisonnablement :
Me laisser sans chagrin, sans crainte, sans murmure ;
Aller, venir, courir, roder à l'aventure.
Ne fais donc plus l'enfant, viens souper avec nous.

Mde. LISBAN.

J'irais, si j'éprouvais un sentiment jaloux :
Mais je suis rassurée.

M. LISBAN.

Eh ! tu braves Dormène ?...
Il faut donc te quitter, et croire à ta migraine,
Soit... A propos, sais-tu la nouvelle du jour ?

Mde. LISBAN.

Quoi ?

M. LISBAN.

Tous les Officiers ont ordre de la Cour
De joindre leurs drapeaux et de partir sur l'heure.

Mde. LISBAN.

Eh ! Lindor va partir ?

M. LISBAN.

Quoi, veux-tu qu'il demeure ?
Eh mais ! ce départ-là paraît te chagriner ?

Mde. LISBAN.

Je ne le cèle pas : faut-il s'en étonner ?
C'est un enfant, Monsieur, que vous aimez, que j'aime.

M. LISBAN.

Oui ; mais il faut aimer cet enfant pour lui-même.
Et que serait-ce donc que ton beau désespoir,
Si ton mari partait ?

MARTON.

Eh, partez pour le voir.

M. LISBAN, *à Marton.*

Ma foi qu'elle est heureuse étant ainsi formée,
Marton, de n'avoir pas un mari dans l'armée.
(*à sa femme.*)
Mais là, console-toi du départ de Lindor ;
Ce n'est pas un mari que tu perds.

MARTON, *à part.*

(*haut.*) Le butor,
Si vous partiez, Monsieur, jugez mieux de son ame ;
Vous ne connaissez pas la force de Madame ;
L'honneur la soutiendrait. Oh ! nous aurions ici
Bonne grace, à trembler pour les jours d'un mari.
Des Françaises, morbleu !

M. LISBAN.

Quel beau zèle t'enflamme!
Marton est un César ; ma femme est une femme,
Et je te réponds bien de son faible pour nous.
(*à sa femme.*)
Adieu : tu reverras bientôt ton cher époux.
Je ne te donne pas le bon soir, ma petite ;
Je te le garde.

MARTON.

Allez, nous vous tenons quitte.

## SCÈNE III.

Mde. LISBAN, MARTON.

MARTON.

Eh bien, vous n'aimez pas votre petit parent
Lindor, le beau cousin vous est indifférent ;
Et déjà son départ...

Mde. LISBAN.

Mde. LISBAN.

Oui, sans doute, il m'afflige.

MARTON.

Et vous regardez-vous, encor, comme un prodige ?

Mde. LISBAN.

Non : mais voyant partir Lindor pour les combats,
D'un peu d'émotion je ne me défends pas ;
Je crois innocemment pouvoir à sa jeunesse
Donner, sans en rougir, ces marques de faiblesse.

MARTON.

Rien n'est plus naturel que ce petit chagrin ;
Mais méfiez-vous-en... Je vois venir Pasquin ;
Sachons ce qu'il nous veut. Quel important message...

## SCÈNE IV.

Mde. LISBAN, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

Bonjour, Pasquin.

PASQUIN.

Bon soir, nous partons.

MARTON.

Bon voyage.
Tu nous apprends cela d'un air bien dégagé.

PASQUIN.

Nous sommes tous contens.

MARTON.

On vous est obligé.

PASQUIN.

Nous partons pour l'Armée, et tu le sais, ma chère ;
C'est aller à la nôce en terme militaire.
Ah, si tu nous voyais dans un jour de combat !
Morbleu !

MARTON.

Comment, Pasquin parle en brave soldat ?
Cela lui sied fort bien.

PASQUIN.

Vraiment, j'ai du courage
Et je prétends marcher...

MARTON.

Derrière le bagage.
Dis-nous, que fait Lindor, est-il bien affligé ?

Vient-il, ne vient-il pas ? De quoi t'a-t-il chargé ?

PASQUIN.

D'une commission dont je sens la réponse.

MARTON.

Il veut nous voir, je gage.

PASQUIN.

Oui, Marton.

MARTON.

Je t'annonce

Qu'il nous fera plaisir, va le chercher.

Mde. LISBAN.

Marton,

Je n'y puis consentir.

MARTON.

Le refus est fort bon:

Et pourquoi, s'il vous plaît, Madame.

Mde. LISBAN.

Par décence;

L'absence d'un époux armant la médisance...

MARTON.

Au moment d'un départ, et peut-être éternel,

Refuser de le voir, le trait serait cruel.

Mde. LISBAN.

Oui : mais lorsque j'y pense...

MARTON.

Et vous êtes trop bonne:

Livrez-vous au conseil que votre cœur vous donne.

Un cousin...

Mde. LISBAN.

Un enfant...

MARTON.

On ne saurait jaser.

Mde. LISBAN.

Que l'on voit tous les jours....

MARTON.

Eh, oui, qui peut penser...

Mde. LISBAN.

Le monde est si méchant.

MARTON.

Il faut le laisser mordre,

Qu'il vienne, et toi va-t-en, de crainte d'un contre-ordre. *Pasquin sort.*

Mde. LISBAN.

Eh ! mais vous décidez, Marton, bien promptement.

MARTON.

Eh ! mais c'est bien le cas de chicanner vraiment ?
Eh ! puis on est parti... Là que pourrez-vous dire ?

Mde. LISBAN.

Mais te gronder, Marton...

MARTON.

Oui, me gronder pour rire.

Mde. LISBAN.

Eh bien soit, on ne peut, Marton, te convertir.
Dès que Lindor viendra, qu'on me fasse avertir.

## SCÈNE V.

MARTON, *seule.*

Elle craint le Public beaucoup moins qu'elle-même ;
Elle en tient pour Lindor ; oui sans doute elle l'aime :
Mais moi, suis-je plus brave ? Ai-je plus de raison ?
Il faut en convenir, ma foi, je crois que non.
Eh ! mais me voilà bien, le bel amour ! qu'en faire ?
L'absence en débarasse avec un militaire.

## SCÈNE VI.

MARTON, LINDOR.

LINDOR.

Eh ! bonjour, mon enfant.

MARTON.

Voilà mon étourdi.

LINDOR.

Laisse-moi t'embrasser.

MARTON.

Vous êtes trop hardi.

LINDOR.

Tu plaisantes. Je viens sous l'habit d'ordonnance
De faire mes adieux presqu'à toute la France ;
Et plein d'impatience à tes pieds je me rends.

MARTON.

Après toute la France.

LINDOR.

Il est des soins décens.

De réduire une belle et venger ma patrie.
La moitié de mes vœux sera bientôt remplie.
Je pars, et je vaincrai. J'espère à mon retour
Joindre aux lauriers de Mars les myrthes de l'Amour.

Mde. LISBAN.

Lindor...

LINDOR.

Présentement je n'ai pour avantage
Que des airs écoliers, ma figure, mon âge ;
Aussi vous me traitez comme on traite un enfant :
Mais quand je reviendrai glorieux, triomphant,
Précédé du récit de mes hautes merveilles,
Dont on aura cent fois étourdi vos oreilles,
Votre cœur palpitant de plaisir et d'amour,
Me pourra-t-il alors refuser du retour ?
Que sait-on, ma cousine ? Ah ! si par avanture
Je revenais couvert d'une heureuse blessure...
Ah ! qu'un amant blessé me semble intéressant !
Si j'étais femme moi, si j'avais un amant,
Ce serait ma folie ; ô Dieux ! avec délices
Je me retracerais ces nobles cicatrices ;
J'aurais à les compter un plaisir inoui,
Et j'en serais moi-même orgueilleuse pour lui.
Je reviendrai blessé ; n'en doutez point, cousine ;
Et vous n'y tiendrez pas.

Mde. LISBAN.

Ce discours m'assassine.
Allez, jeune insensé, faites votre devoir :
Mais cachez-moi des maux que je n'ose entrevoir.
J'ai bien assez de peine à soutenir l'image
Des dangers infinis...

LINDOR.

Il faut tout mon courage
Pour pouvoir me resoudre à m'éloigner de vous.
Adieu, belle cousine, adieu séparons-nous.
Souvenez-vous un peu d'un Cousin qui vous aime :
Il reviendra fidèle ; et digne de vous-même,
Le cœur préoccupé de vos divins appas.
S'il est tué pourtant, il ne reviendra pas :
Mais on vous remettra de ma part des tablettes,
De mon amour pour vous, confidentes discrettes.
C'est une chose à voir que ces tablettes-là :

Digitized by Google

C'est de l'amour pour vous, on n'y voit que cela ;
Votre nom est partout : les pages sont remplies
De ce que nous avons dit ou fait de folies ;
On y voit quel beau jour nous nous sommes connus,
Les heureux jours depuis où nous nous sommes vus,
Si c'était dans un cercle, ou bien en tête à tête ;
Ces derniers sont marqués comme des jours de Fête.
Les heureux à-propos, les maudits contre-temps,
Nos petits démêlés sans racommodemens,
Mes larmes, mes regrets, mes soupirs, mes œillades,
Vos soufflets d'ordonnance après mes embrassades,
Mes serremens de mains, mes battemens de cœur
Y sont comptés, datés, dans un ordre enchanteur.

Mde. LISBAN.

Il faut brûler, Cousin, de pareilles sornettes.

LINDOR.

On me brûlerait vif plutôt que mes tablettes.

*Marton se rapproche ici de Mde. Lisban et de Lindor.*

Mde. LISBAN.

Laissons cela, Lindor, et changeons de discours.

LINDOR.

Voyons, que dirions-nous de mieux que nos amours ?

Mde. LISBAN.

Soupez-vous aujourd'hui ?

LINDOR.

Question fort touchante.
Je devrais pour cela vous quitter, ma parente.

Mde. LISBAN.

Vous ne feriez pas mal de suivre ce dessein ;
Car je ne soupe pas et vous mourrez de faim.

MARTON.

Bon, il mourra de faim? A-t-on faim quand on aime?
Nous soupons en malade, il soupera de même.

*On apporte ici une collation.*

Allons... Qu'en dites-vous ?

LINDOR.

Je ne changerais pas
Ce dessert de l'amour, pour le plus beau repas.
Mais à propos... Comment... Qu'avez-vous ?

Mde. LISBAN.

La migraine ;
Et comme mon époux est allé chez Dormène ;

De réduire une belle et venger ma patrie.
La moitié de mes vœux sera bientôt remplie.
Je pars, et je vaincrai. J'espère à mon retour
Joindre aux lauriers de Mars les myrthes de l'Amour.

Mde. LISBAN.

Lindor...

LINDOR.

Présentement je n'ai pour avantage
Que des airs écoliers, ma figure, mon âge ;
Aussi vous me traitez comme on traite un enfant :
Mais quand je reviendrai glorieux, triomphant,
Précédé du récit de mes hautes merveilles,
Dont on aura cent fois étourdi vos oreilles,
Votre cœur palpitant de plaisir et d'amour,
Me pourra-t-il alors refuser du retour ?
Que sait-on, ma cousine ? Ah ! si par avanture
Je revenais couvert d'une heureuse blessure...
Ah ! qu'un amant blessé me semble intéressant !
Si j'étais femme moi, si j'avais un amant,
Ce serait ma folie ; ô Dieux ! avec délices
Je me retracerais ces nobles cicatrices ;
J'aurais à les compter un plaisir inoui,
Et j'en serais moi-même orgueilleuse pour lui.
Je reviendrai blessé ; n'en doutez point, cousine ;
Et vous n'y tiendrez pas.

Mde. LISBAN.

Ce discours m'assassine.
Allez, jeune insensé, faites votre devoir :
Mais cachez-moi des maux que je n'ose entrevoir.
J'ai bien assez de peine à soutenir l'image
Des dangers infinis...

LINDOR.

Il faut tout mon courage
Pour pouvoir me resoudre à m'éloigner de vous.
Adieu, belle cousine, adieu séparons-nous.
Souvenez-vous un peu d'un Cousin qui vous aime :
Il reviendra fidèle ; et digne de vous-même,
Le cœur préoccupé de vos divins appas.
S'il est tué pourtant, il ne reviendra pas :
Mais on vous remettra de ma part des tablettes,
De mon amour pour vous, confidentes discrettes.
C'est une chose à voir que ces tablettes-là :

Digitized by Google

C'est de l'amour pour vous, on n'y voit que cela ;
Votre nom est partout : les pages sont remplies
De ce que nous avons dit ou fait de folies ;
On y voit quel beau jour nous nous sommes connus,
Les heureux jours depuis où nous nous sommes vus,
Si c'était dans un cercle, ou bien en tête à tête ;
Ces derniers sont marqués comme des jours de Fête.
Les heureux à-propos, les maudits contre-temps,
Nos petits démêlés sans racommodemens,
Mes larmes, mes regrets, mes soupirs, mes œillades,
Vos soufflets d'ordonnance après mes embrassades,
Mes serremens de mains, mes battemens de cœur
Y sont comptés, datés, dans un ordre enchanteur.

Mde. LISBAN.

Il faut brûler, Cousin, de pareilles sornettes.

LINDOR.

On me brûlerait vif plutôt que mes tablettes.

*Marton se rapproche ici de Mde. Lisban et de Lindor.*

Mde. LISBAN.

Laissons cela, Lindor, et changeons de discours.

LINDOR.

Voyons, que dirions-nous de mieux que nos amours ?

Mde. LISBAN.

Soupez-vous aujourd'hui ?

LINDOR.

Question fort touchante,
Je devrais pour cela vous quitter, ma parente.

Mde. LISBAN.

Vous ne feriez pas mal de suivre ce dessein ;
Car je ne soupe pas et vous mourrez de faim.

MARTON.

Bon, il mourra de faim ? A-t-on faim quand on aime ?
Nous soupons en malade, il soupera de même.

*On apporte ici une collation.*

Allons... Qu'en dites-vous ?

LINDOR.

Je ne changerais pas
Ce dessert de l'amour, pour le plus beau repas.
Mais à propos... Comment... Qu'avez-vous ?

Mde. LISBAN.

La migraine ;
Et comme mon époux est allé chez Dormène,

(*à Marton.*)

J'étais... Mais es-tu folle ? il faut changer cela.

LINDOR.

Tout comme vous voudrez ; pour moi je reste là.
Asseyons-nous, Cousine : et toi fais le service.
Nous aurons là vraiment un beau garçon d'office.
Allons, point de façons... Que cet instant est doux,
Cousine, où je me vois tête-à-tête avec vous!
Je crois avec ma femme être dans mon ménage,
Elle n'est pas parée, et m'en plaît davantage.
Un simple négligé par l'amour inventé,
Relève innocemment l'éclat de sa beauté ;
Et je me flatte encor qu'on a pris pour me plaire
Le frais ajustement d'une simple bergère.
Eh ? pensez-vous aussi que je sois votre époux ?

Mde. LISBAN.

Qu'y pourriez-vous gagner ?

LINDOR.

Des droits.

Mde. LISBAN.

Y pensez-vous ?
Valent-ils le refus qu'une femme estimable
Fait souvent à l'amant qu'elle trouve adorable ?
Mais qu'avez-vous, Lindor, qui vous afflige ainsi ?
D'où vient que tout-à-coup votre front obscurci ?..

LINDOR.

Ah ! vous ne m'aimez pas.

Mde. LISBAN.

Non, comme vous sans doute;
Je m'en garderai bien.

MARTON.

On sait qu'il en coûte.

Mde. LISBAN, (*lui présentant quelque chose.*)

Tenez.

LINDOR.

La belle main !

Mde. LISBAN.

Finissez, Lindor.

LINDOR.

Non :
C'est trop me retenir, vous m'en ferez raison,
Je ne puis résister au charme involontaire...

Mde. LISBAN.

Mde. LISBAN.

Mais vous devez du moins craindre de me déplaire.

MARTON, (*lui présentant un verre d'eau.*)

Voici, mon beau Monsieur, pour calmer vos esprits.

LINDOR.

Verse rasade, Hébé ? je veux boire à Cypris.

Mde. LISBAN.

Je vais donc boire à Mars.

MARTON.

Qui vient troubler la fête ?
Ciel ! qu'entend-je ? Un carosse ! à la porte il s'arrête.
Il entre : c'est Monsieur... Où nous sauverons-nous ?

Mde. LISBAN.

Eh ! pourquoi nous sauver ?

MARTON.

Moi, je crains son courroux.

Mde. LISBAN.

Qui pourrait l'allumer ?

MARTON.

Comment : votre migraine,
Le refus de souper avec lui chez Dormène,
Lindor en ce moment tête-à-tête avec vous ;
Voilà plus qu'il n'en faut pour fâcher un époux,
Pour perdre sans retour toute sa confiance.
Madame, fiez-vous à mon expérience.
Allons, vîte, Lindor, partez, suivez mes pas.

Mde. LISBAN.

Eh ! mais, Marton.

MARTON.

Marton ne vous écoute pas.

(*Marton sort avec Lindor.*)

Mde. LISBAN.

Eh ! je les laisse aller... Mais quelle étourderie !...

## SCÈNE VIII.

M^r. et Mde. LISBAN.

Mde. LISBAN.

Ah ! vous voilà ?

M. LISBAN.

Je viens te tenir compagnie.

Mde. LISBAN.

(*haut.*) (*à part.*)
Vous me faites plaisir... Je ne sais quel parti
Dans cette occasion, prendre avec mon mari.

M. LISBAN.

La joie, à mon aspect, dans tes regards éclate.
Tu ne t'attendais pas...

Mde. LISBAN.

Votre retour me flatte,
N'en doutez point, Monsieur.

M. LISBAN.

Je suis bien bon, dis moi,
De revenir souper tête-à-tête avec toi.

Mde. LISBAN.

Mais je ne soupe pas.

M. LISBAN.

Moi non plus : mais je cause.

Mde. LISBAN.

(*à part.*)
Je vais lui découvrir...

M. LISBAN.

Tiens, parlons d'une chose.
Tu ne rougis donc pas d'adorer ton époux?
Mais rien n'est plus bourgeois. Sais-tu bien entre nous.
Qu'on en rit dans le monde, et qu'on dit sans mystère;
Il faut absolument qu'ensemble on les enterre,
Ou que loin de Madame on exile Monsieur,
Pour pouvoir la former, humaniser son cœur,
Et la mettre au courant... Que c'est une misère
Que tes opinions; ta gloire, une chimère;
Que tu n'es bonne à rien dans la société
Depuis notre union; que ta folle fierté,
Ton amour suranné, tes tons de bienséance,
Désolent tout le monde et demandent vengeance.

Mde. LISBAN.

L'hymen m'unit à vous, et je ne pense pas
Que l'on doive prétendre à mes faibles appas.

M. LISBAN.

Ainsi, Cléon, Durval, cette folle jeunesse,
Qui compose ta Cour, t'obsède et me caresse :
Chacun doit trouver bon que ton cœur attendri
Malgré les mœurs du temps il préfère un mari;

Que tout soit, en un mot, pour le pauvre bon-homme :
Pour quel époux encor ?... Un époux qui t'assomme,
Un sot, un ennuyeux, un bavard, un oison :
N'est-ce pas mon enfant ? Quelle comparaison
Avec tous ces Messieurs !

Mde. LISBAN.

Je n'en dois faire aucune.

M. LISBAN.

Je les plains, s'ils n'ont pas de meilleure fortune.
Ils en savent bien long tous ces beaux Messieurs-là :
T'ont-ils bien ennuyée ?... Ah ! comptes-moi cela.
Quel est le plus adroit ? Cléon, Durval, Forlise ?
Je crois que ce dernier pare la marchandise ;
Qu'il sait la débiter : il te chassait de près :
Il doit être piqué d'avoir perdu ses frais.
Forlise a de l'esprit, sa figure a des charmes,
Eh ! que sais-je peut-être a-t-il le don des larmes ?
N'en a-t-il pas versé pour toucher ta vertu ?
Et le petit Lindor comment le traites-tu ?
Comment s'en tire-t-il ? Lui vient-il de l'audace ?
Tu rougis... Quelle enfance !

Mde. LISBAN.

Epargnez-moi, de grace ?
De semblables discours.

M. LISBAN.

Oh ! tiens je n'aime pas
Ces superbes vertus qui font tant de fracas.

Mde. LISBAN.

Vous y comptez pourtant.

M. LISBAN.

Oh ! point .. je te dévoile
Que je ne compte ici que sur ma bonne étoile.
Tiens, mon cœur : j'ai connu bon nombre de Beautés,
Je leur ai fait cent tours, cent infidélités,
J'étais un vrai fripon ; eh bien, pas une belle
Malgré des torts réels, n'a pu m'être infidèle.
Je te puis avouer, sans être fanfaron,
Que quand je suis aimé, c'est, ma foi, tout de bon.
Ce n'est pas que je sois plus aimable qu'un autre ;
Chacun a son mérite, et l'on s'en tient au nôtre :
C'est un je ne sais quoi, qui, je ne sais comment,
Comme dit bien... Molière... assez comiquement...

Enfin, tu comprends bien, n'est-il pas vrai ma Reine?
Par exemple, tu vois si ton mari te gêne.
As-tu donné ce soir rendez-vous à quelqu'un?
Suis-je de trop? Je sors, si je suis importun.

Mde. LISBAN.

Non, vous ne sauriez l'être, et c'est me faire outrage.

M. LISBAN.

Tu sens que tout ceci n'est qu'un pur badinage.

Mde. LISBAN.

Oui, je le pense ainsi... Je vais me retirer.
Donnez-moi la main.

M. LISBAN.

Soit; mais avant que d'entrer
Je vais chercher...

Mde. LISBAN.

Quoi donc?

M. LISBAN.

Pour t'amuser, ma chère,
Je veux te lire un Conte.

Mde. LISBAN.

A présent? Pourquoi faire?

M. LISBAN.

Un Conte singulier, qu'on nomme *Heureusement*.
C'est un bênet d'époux qui rentre justement...
Il croit que son retour charme son Arthémise,
Lui tient des sots propos dont il la croit éprise:
Il lui dit des douceurs, comme nous autres foux
Nous pourrions tendrement nous en dire entre nous.
Non, rien n'est plus piquant: j'ai la tête remplie
De cette ingénieuse et charmante folie.
Je vais t'aller chercher ce petit Conte-là;
Il est dans le Salon; cela te bercera.

## SCÈNE IX.

Mde. LISBAN.

Il va tout découvrir.... O Dieux! je suis perdue.
Eh, devais-je, Lindor, te cacher à sa vue?
Quelle imprudence, ô Ciel! qu'elle va me coûter!
Où me cacher? Où fuir? Dans quels bras me jeter!
Je suis morte.

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

## SCÈNE X.

M^r. et Mde. LISBAN.

M. LISBAN, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! j'étouferai de rire.

Mde. LISBAN.

Ciel ! qu'entends-je ! et que vois-je ! quel transport l'inspire ?
(*avec la plus grande surprise.*)
Il rit !...

M. LISBAN, *à part.*

Ah, ah, ah, ah, j'en rirai plus d'un jour.

Mde. LISBAN, *à part.*

Non, je ne conçois rien à ce joyeux retour.
Il faut le voir venir.

M. LISBAN, *à part.*

L'excellente avanture !

Mde. LISBAN, *à part.*

Tout cela me paraît d'une assez bonne augure.

M. LISBAN, *à part.*

Ah ! le petit fripon ; qui s'en serait douté ?
Il est d'assez bon goût ; pas trop mal débuté !
(*à sa femme.*)
Mignonette, sais-tu quel sujet me ramène ?...
Ah, ah, ah, laissez-moi reprendre mon haleine.
Ma foi je n'en puis plus.

Mde. LISBAN, *à part.*

Que veut dire ceci ?
Lindor aura trompé, sans doute mon mari.
(*à son mari.*)
Eh bien ! achevez donc. Si j'ose vous le dire,
Je ne conçois pas trop de quoi vous pouvez rire.

M. LIBAN.

Lindor...

Mde. LISBAN.

Eh bien Lindor ? Parlez, expliquez-vous.

M. LISBAN.

Le cousin est ici, mais motus, taisons-nous :
Il est incognito. Ce n'est point pour ton compte ;
Devine un peu, devine à qui le drôle en conte.
Quel est l'heureux objet qui l'attire en ces lieux ?

Marton en ce moment recevait ses adieux.

Mde. LISBAN, *à part.*

Ah ! je suis trop heureuse ; à la fin je respire.
( *haut.* )
Vous m'étonnez... Comment... et que voulez-vous dire ?

M. LISBAN.

Il faut t'expliquer. J'ai surpris le cousin
Aux genoux de Marton ; il lui baisait la main.

Mde. LISBAN.

Comment, chez vous ?

M. LISBAN.

Voyez le grand malheur, Madame,
J'aime mieux qu'on en conte à Marton qu'à ma femme.
Enfin, pour t'achever mon histoire en deux mots,
Je suis pour la petite entré fort à propos.

Mde. LISBAN.

Que sont-ils devenus ?

M. LISBAN.

Ah ! voilà l'impayable.
Quand ils m'ont vu paraître ils ont cru voir le diable;
Et s'échappant soudain, honteux d'être surpris,
Je les ai tous les deux poursuivi par mes ris.
Qu'une femme surprise est sotte, ma petite !
Mais quoi ! ne veux-tu pas nous tenir un peu quitte
De cette gravité qui n'est pas de saison ?
N'est-ce pas à propos rentrer dans sa maison ?
Pour mettre le bon ordre !... Hem ? Qu'en dis-tu ?

Mde. LISBAN.

Sans doute.

M. LISBAN.

C'est mettre, comme on dit, le Renard en déroute.
Que devenait Marton ?... Eh ! voilà justement :
Voilà, sur mon honneur, mon Conte... *heureusement.*
Peste ! il vous connaît bien, l'Auteur de cet Ouvrage !
» Une femme est souvent plus heureuse que sage,
Dit-il... Eh bien, Marton nous démontre cela.
Rien n'est plus singulier que cette histoire-là.
Il faut être avec moi toujours sur le qui-vive ;
On fait une sottise ; *heureusement* j'arrive.
Parbleu j'ai le nez fin... Ne gronde pas Marton :
C'est un malheur qui peut lui servir de leçon.
Voilà de ces hasards...

Mde. LISBAN.

Qui sauvent l'innocence
Du danger où souvent l'expose une imprudence.

M. LISBAN.

Si quelque fantaisie, un petit goût fripon
Te prenait pour quelqu'un ; dis-le moi sans façon ;
Que je ne vienne pas...

Mde. LISBAN.

Vous, Monsieur, au contraire.
Comptez que je prendrai tout le soin nécessaire
Pour sauver ma vertu d'un lâche attachement :
Mais si je me pouvais oublier un moment,
Personne ne saurait en ce malheur extrême
Plus à mon gré, Monsieur, survenir que vous-même.

M. LISBAN.

Fort bien. Puissai-je donc en cas d'évènement,
Rentrer comme aujourd'hui toujours *heureusement* !

*FIN.*